

La violence de l'imagination contre la violence de l'acte

Atelier d'écriture auprès d'adolescents
dits « violents »

Jean-Pierre KLEIN¹
Directeur de l'Inecat

Résumé : Les discours et attitudes face à la violence adolescente réactionnelle à la transformation violente de son corps qui s'impose à lui, sont elles-mêmes souvent réactionnelles dans la contre-violence (l'auteur énumère les cinq pièges habituels) alors que la violence désirante pourrait générer des œuvres de fiction qui traiteraient indirectement de leurs problématiques de violence et de peur. Plutôt que de s'attaquer directement à leur violence, le détour par la création a permis à des adolescents exclus de leur collège pour leur comportement et leur discours violents, de se montrer performants et a été suivi de leur réintégration.

Mots-clés : Art-thérapie - Atelier d'écriture - Médiation artistique - Violence.

Violence of the imagination against violence of the act Writing workshop for so-called "violent" adolescents

Summary : Discourse and attitudes with respect to adolescent reactional violence caused by the violent changes in the adolescent's body are often themselves reactional in counter-violence (the author lists five common pitfalls) whereas the violence of desire could generate works of fiction dealing indirectly with problems of violence and fear. Rather than tackling violence directly, a detour through creation enables adolescents expelled from their secondary school for violent behavior and speech to show that they can work properly. This approach led to the return of these adolescents to school.

Keywords : Art therapy - Artistic mediation - Violence - Writing workshop.

CE texte relate une succession d'interventions auprès d'adolescents exclus d'un collège pour leur comportement et leur discours violents. Madame Notrel, principale du collège Voltaire d'Asnières et madame Motta-Garcia,

1. Jean-Pierre Klein, psychiatre honoraire des hôpitaux, docteur HDR en psychologie, directeur/fondateur de l'Institut national d'expression, de création, d'art et thérapie (Inecat), établissement privé d'enseignement supérieur (sous le contrôle du rectorat de Paris, délivrant les titres de « médiateur artistique » et d'« art-thérapeute », diplômés d'état inscrits au répertoire national de certification professionnelle, valables en Europe), auteur entre autres de *L'art-thérapie*, 7^e édition, Que Sais-je ? auteur dramatique. Mél: kleinjp@orange.fr Site internet: www.inecat.org

principale adjointe, ont fait appel à moi comme psychothérapeute et comme directeur d'une école d'art-thérapie, en me demandant de m'affubler officiellement de mes autres casquettes : celle d'écrivain de théâtre et d'expert et formateur en ateliers d'écritures de « *fiction thérapeutique* » (j'appelle cela : « *la fiction pour se dire* »). J'ai demandé à mon élève Laure d'Hautefeuille, art-thérapeute et animatrice d'ateliers thérapeutiques d'écriture, d'intervenir avec moi. Nous avons été accompagnés dans ces interventions par la collaboration attentive et efficace de Sylviane Oudre, professeur documentaliste au CDI.

J'ai conjugué une double compétence en thérapie et en écriture qui m'a permis de faire travailler la matière des mots et de la narration fictionnelle pour traiter indirectement des problématiques des personnes, ce qui est pour moi la définition même de la médiation artistique. Je ne me suis présenté que comme spécialiste d'ateliers d'écriture dont les adolescents se sont doutés que si la directrice et le Conseil général m'avait sollicité, c'était au fond pour résoudre les problèmes de violence qui sont les leurs : en témoigne la sélection dont ils ont été l'objet. Ce « *mine de rien* » qui ne trompe personne mais n'annonce pas la couleur officiellement, est la condition de la réussite, comme s'il fallait endormir les résistances au changement et les attitudes ancrées en ne les mobilisant pas de front.

L'attaque directe des symptômes comme les attitudes systématiques de pseudo-respect en attendant qu'ils soient en demande explicite étant contre-indiquées, que faire pour les aider ? Notre solution de proposer la bonne distance de la médiation artistique permet une métaphorisation du travail que l'adolescent doit accomplir de transformation globale de lui-même, à la suite des remaniements que son corps lui impose. Faire en sorte que son « *je* » intègre son « *moi* » corporel qu'il dénonce dans « *Je me trouve moche* », « *Je ne me supporte plus* », « *Je me trouve nul* », « *J'en ai marre de moi* ».

LE CORPS COMME « ACTANT AUTONOME »

Réalité

« *Certes, elle est cruelle l'heure où l'adolescente ou l'adolescent voit son corps lui échapper et se métamorphoser en un corps étranger, velu, acnéen, plein de fesses et de seins et de poils partout, alors que s'estompe l'enfance et que déjà la mort...* »

Pierre Desproges, *Fonds de tiroir*, Seuil, Paris, 1990.

Un mot d'abord sur une violence adolescente qu'on oublie : celle qu'il subit « *à son corps défendant* ». L'adolescent se trouve face à un actant inattendu qui agit en lui, sans qu'il y puisse grand chose : son propre corps. Cette irruption du réel lui fait violence. L'adolescent a pour idéal d'être sujet de ses décisions actuelles et de sa destinée future. Or, il voit une réalité lui échapper presque en totalité : c'est celle de ses transformations corporelles radicales. Il est réduit à en être le spectateur. Le terme adolescent se définit lui-même par cette transformation puisqu'il vient du participe présent *adolescens* du verbe *adolescere* qui signifie grandir. De *puer*, enfant, il devient pubère, ce qui signifie survenue des poils.

Les symptômes de l'adolescent sont nés des réactions à cet actant (le corps) qui s'impose à l'acteur (la personne).

LES CINQ PIÈGES DE LA LUTTE CONTRE LA VIOLENCE

Traiter de la violence, c'est presque toujours tomber dans les pièges qu'elle nous tend, en oubliant qu'il s'agit de personnes.

1^{er} piège: son haut degré de contagion

La violence est telle qu'elle fait violence à nos réactions qui ne répondent généralement que dans la violence de l'affrontement. On tente d'être le plus fort, c'est la contre-violence, ou on se soumet à la violence de l'autre ; les deux solutions démontrent ainsi la puissance et la suprématie de la violence, dans les deux cas, elle est victorieuse, elle a réussi à transformer le monde à son image, elle l'a marqué de son sceau, c'est comme on dit le règne de la violence.

2^e piège: l'apologie de la « prise de conscience »

Les moyens préconisés généralement sont la « persuasion », les « discussions », avec conclusion incorporée tentant d'obtenir la « volonté » de ne pas sombrer dans la violence. Est en jeu la méconnaissance que nous sommes aussi faits d'inconscient qui ignore le raisonnable. L'acte violent est impulsif. Pense-t-on que la raison, à elle seule, puisse le prévenir ? L'acte violent ne se résoudra pas seulement par le penser mais aussi par l'agir.

3^e piège: la diabolisation de la violence

On s'efforce d'entraîner la conviction que la violence, c'est le mal, ce qui entraîne logiquement une énumération d'horreurs spectaculaires destinées à provoquer l'effarement et le dégoût du destinataire d'une leçon qui tente de le convertir par tous les moyens.

4^e piège: la confusion désir/acte

Les dénonciations de la violence désignent tout autant l'acte violent que la pensée ou le désir violent. C'est ainsi qu'on voudrait éliminer toute passion comme porteuse de danger. La contre-violence répressive s'adresse même à des manifestations symboliques de la violence : interdiction des mots grossiers chez les enfants ou des revolvers en plastique, les conflits sont évités, la colère interdite.

5^e piège: la parole préventive de l'acte

Prendre position, dans le calme et sur prescription, contre la violence n'empêche pas, le moment venu, l'irruption en soi d'une violence qui passe à l'acte. On retrouve ici l'erreur de certaines enquêtes sociologiques qui confondent l'opinion dite et le comportement en situation.

LA VIOLENCE COMME ALLIÉE CONTRE LA VIOLENCE

La question posée par ces réactions habituelles à la violence est: *Que faire contre la violence ?* devient: *Que faire de cette violence sans pour autant l'agir dans une agression contre autrui ?*

Il faut distinguer violence interne et violence extériorisée :

Pour Littré : la violence est la « *qualité de ce qui agit avec force* ». Paul Robert commence par « *faire violence* », « *agir sur quelqu'un ou le faire agir contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation* » avec comme exemple immédiat : « *Faire violence à une femme* ».

AGRESSIVITÉ, AGRESSION

La violence énergétique se confond ainsi avec l'acte violent, comme l'agressivité et l'agression. Pour lutter contre l'agression, attaque violente contre les personnes et les biens, on tente de régenter l'agressivité, composante du caractère humain. La problématique maintenant posée est la suivante : *La répression violente de l'agressivité entraîne-t-elle la contre-violence du passage à l'acte incontrôlé dans l'agression ?*

Les responsables politiques actuels préconisent la répression comme unique solution à une violence conçue comme d'origine génétique, ceux de naguère préféreraient parler d'éducation interdictrice comme solution à tout phénomène de société, l'adulte ne faisant qu'agir sur l'enfant plutôt que de le considérer comme sujet de qui accompagner l'accomplissement (c'est ce qu'on peut appeler, par opposition, la pédagogie). Or, le désir n'est pas l'acte et le jeu n'est pas la réalité. Est-il si scandaleux d'affirmer la nécessité de la violence pulsionnelle dans le déroulement de notre vie même. La violence est inhérente à l'homme comme force.

Posons de nouveau l'interrogation problématique : *Comment concilier l'acceptation de la violence de ses désirs et l'interdiction de l'acte violent offensif ?*

Avançons ici l'hypothèse que *le champ du symbolique permet d'agir sa violence désirante dans un acte qui s'inscrit dans le réel sans risque de dommage.*

PRINCIPES DE L'EXPÉRIENCE

La création peut se nourrir – dans l'acte créateur, dans la forme aboutie, et dans son contenu – d'une violence qui n'est pas que source du mal, mais peut aussi servir de matériau pour du « *beau* » ou plutôt du « *puissant* », du « *fort* », de l'« *intense* ». La violence réelle, dans son passage à l'acte est ainsi à différencier de la violence source d'œuvres symboliques fortes. Cette violence qui a présidé à l'œuvre comme celle que l'œuvre figure, ne risque pas de susciter l'agression.

C'est ce que nous avons essayé de faire : canaliser la violence comme énergie créatrice au cœur des adolescents pour qu'elle serve à l'imagination. Nous avons en outre accepté des contenus éventuellement violents et des termes qui ne figuraient pas dans les dictionnaires.

ATTITUDES

Il faut avec les adolescents savoir être solide mais sans le montrer de façon provocatrice. Être indestructible tout en acceptant sans en être atteint les désirs de destruction de leur part : c'est ce que Winnicott appelle « *survivre* ». C'est la seule façon de rendre service aux adolescents. Jamais dans les séances d'ateliers, nous n'avons d'ailleurs été objets d'injures ou de menaces.

Saisir que la confrontation est nécessaire à l'adolescent, à ne pas la confondre avec l'affrontement. Celui-ci est binaire et ne peut qu'aboutir à la victoire de l'un des

deux, celle-là est qualitative, de personne à personne, sans qu'un effacement des rôles (adulte/adolescent, professionnel/personne aidée) ne soit totalement pratiqué. Lui offrir sa présence, même si elle est contestée, il s'agit d'une présence-pour-être-contestée.

Toujours faire attention à la contagion adolescente du « *no future* ». Savoir que l'adolescent, découragé de se construire, inquiet à juste titre de son avenir, nous entraîne dans le découragement, la résignation, le « *ça ne sert à rien* ». Les seules solutions qui viennent à l'esprit sont l'exclusion et la répression et l'on se trouve dans l'affrontement binaire répétitif et facteur d'escalade dans l'incompréhension réciproque. Nous devons comprendre le désarroi des préadolescents et des adolescents et en même temps lutter contre nos tentations de résignation et de rejet. Respecter l'état d'esprit de l'adolescent, mais ne pas l'avoir nous-mêmes, sans l'afficher ni argumenter. En revanche, trop montrer sa pugnacité le blesserait par contraste.

L'adolescent est immature, cela est capital pour sa maturation. Ne pas le considérer comme un enfant, ni comme un adulte.

LE PROJET COMME CADRE

Le défi de notre atelier qui a lieu dans le collège est que nous ne sommes pas des enseignants nous référant au règlement intérieur de l'établissement.

Avec des élèves en difficulté d'apprentissage et de comportement, exclus de leur classe car trop perturbateurs, en lutte incessante contre le règlement, quelle attitude adopter ?

Plus de règles, davantage de cadre ? Moins de cadre ?

Nous leur avons proposé un cadre « *autrement* ». Nous étions là avec eux pour faire, pour fabriquer – ce qu'on fait dans tout atelier – des histoires, et c'est cet objectif qui tenait, qui contenait nos séances. L'objectif d'arriver à produire, à créer jusqu'à éditer un recueil d'histoires pour la fête du livre d'Asnières, ce qui était donner du sens à notre présence durant 1 h 30. C'est par cet objectif que nous pouvions les faire sortir de comportements stéréotypés dans lesquels ils s'enferment facilement sans trouver de sortie possible ou honorable. Par exemple, les faire sortir d'affrontements verbaux répétitifs et stériles et les replacer dans l'obligation de produire du sens.

Une autre difficulté avec les adolescents est leur tendance au *zapping*: dès qu'ils s'ennuient, ils s'évadent et attrapent tout ce qui passe. Il nous fallait les inviter à se décoller des sollicitations auxquelles ils répondent habituellement au quart de tour, comme un crayon qui tombe, la porte du CDI qui s'ouvre, l'entrée d'une personne dans la salle, les remarques de tel ou tel du groupe, pour les recentrer sur le travail d'invention, sur l'histoire en train de s'écrire en demandant: et la suite ? Comment continuer ? Comment intéresser le lecteur, l'autre ? Quelle fin acceptable pouvons-nous inventer ?

Nous leur avons parfois proposé la possibilité d'entrer dans un sous cadre: quitter le grand groupe pour un travail en petits groupes. En fait, tout ce qui les surprend les aide à quitter le cercle des habitudes stériles, tout décalage par rapport aux habitudes, à la norme, après un moment d'arrêt dû à la surprise, les ouvre à d'autres possibles, d'autres attitudes, d'autres idées, d'autres images, dans un mouvement d'invention et de création.

La souplesse du cadre, c'est aussi prendre en compte ce qui vient, ce qui se passe, mais sans y prêter une attention excessive. Lors des premières séances, les élèves avaient tendance à dessiner (éventuellement des reproductions non inventives de personnages de mangas) tout en participant à l'élaboration de l'histoire. Nous les avons laissé faire.

C'était le moyen qu'ils avaient trouvé de rester calmes face à l'excitation mêlée d'anxiété de vivre une situation nouvelle, dans laquelle ils se sentaient impliqués en tant qu'acteur de premier rang. Inquiétant d'être invité à changer de rôle, à quitter une place de spectateur pour occuper celle d'auteur. Inquiétant de constater que l'on peut réussir à créer quelque chose... cela va contre tout ce qu'ils entendent habituellement : leurs erreurs, leur échec, leur incompétence. Crayonner, dessiner pour contenir ses peurs de l'inconnu et contenir l'anxiété de réussir quelque chose, c'est déjà une première invention. De plus, ces dessins quand ils étaient en rapport avec le sujet, ont plusieurs fois nourri l'intrigue de l'histoire en cours.

Contenir, porter et transmettre un projet qui a du sens, dans la souplesse, telle fut notre façon de cadrer les séances d'écriture.

Ce fut parfois tendu du fait de nos exigences de comportements et de respect de la parole de l'autre, mais ces préadolescents et adolescents nous ont touché par leur gentillesse profonde (qu'ils ne montrent pas toujours) et leur profonde humanité, au-delà des phrases provocatrices qu'ils ne pouvaient s'empêcher de dire mais auxquelles, sauf quand elles étaient « graves », il fallait passer outre car s'y arrêter aurait bloqué toute possibilité de mettre au jour la créativité dont ils se croyaient incapables. Cela aurait été aussi se conformer à ce qu'ils savent trop bien induire comme attitudes réactionnelles, ce qui plombe l'échange dans le défi réciproque.

Voici le premier texte que nous avons écrit en deux séances :

SCÉNARIO POUR UNE SÉRIE TÉLÉ : *CHOCOSHIT*

Les flics s'approchent d'une R5 rouge abandonnée depuis quelques jours le long d'un trottoir. Les portières ne sont pas fermées, le coffre est entrouvert. Ils y trouvent le cadavre d'une jeune fille, morte depuis trois jours. Ses vêtements ne sont pas déchirés et elle ne semble pas avoir été violée. On remarque juste une trace marron sur sa lèvre supérieure.

Les flics fouillent le véhicule et découvrent un carton sous la place du conducteur : c'est une invitation pour une fête organisée par les chocolats Léonidas.

À la Police Judiciaire, on confirme que la fille n'a pas été violée et on analyse la trace sur la lèvre : c'est du chocolat ! L'autopsie révèle la cause de sa mort : overdose de shit.

On alerte alors la brigade des stupés qui signale qu'elle avait déjà mis sur écoute les téléphones des chocolats Léonidas, car on soupçonne quelqu'un d'introduire du shit dans certains chocolats triangulaires.

Quelques personnes ont téléphoné pour savoir le lieu de la fête (certainement le conducteur qui s'est renseigné du fait qu'il avait perdu son invitation) mais on n'a pas fait attention, car la demande était banale et on n'a pas relevé le numéro du poste qui appelait.

Qui est derrière ce trafic ?

On suppose que la fille gourmande de ces chocolats en a trop absorbé et que le conducteur affolé l'a mise dans le coffre et a pris la fuite.

On reprend alors les films pris par la caméra de surveillance de la rue où était garée la voiture que le conducteur a quittée précipitamment, mais on ne peut l'identifier car il était déguisé en Père Noël. Renseignements pris, la fête organisée par Léonidas regroupe une quarantaine de Pères Noël qui vont animer les magasins de chocolat à l'occasion des fêtes.

Les policiers décident d'aller à cette fête, mais pour ne pas se faire repérer, ils se déguisent tous en Pères Noël.

Comment retrouver le coupable ?

Cinq policiers peuvent rentrer à la fête car ils ont recopié le carton d'invitation. Le coupable les repère à une série d'indices : ils marchent lentement, écartent les jambes et se balancent le torse. En plus ils communiquent par le regard, se font des clins d'œil alors que les autres Pères Noël ne se connaissent pas entre eux. On peut aussi voir chez l'un des flics une bosse au niveau de sa ceinture : c'est son arme !

Au mur il y a un grand écran plat qui passe des pubs Léonidas. Mais un policier a réussi à s'introduire dans la pièce de l'ordinateur qui balance les images, et il fait passer une photo de la fille qu'il a trouvée lors d'une perquisition à son domicile. Pendant ce temps, les policiers se mettent aux quatre coins de la pièce et observent les réactions des Pères Noël. L'un d'eux paraît stressé à la vue de cette photo. Les flics vont vers lui. L'un d'eux garde la sortie. Le bandit devient rouge, il transpire, il tremble, il essaie de partir avec des petits pas. Il se fait bloquer.

« Vous êtes en état d'arrestation. Rien ne pourra changer notre décision. Tout ce que vous dites pourra être retenu contre vous. Vous êtes arrêté pour le meurtre de la jeune Jennifer. »

Le bandit dit que c'est son patron Giovanni qui lui a commandé de faire des tests d'overdose, pour voir combien de chocolats triangulaires il fallait pour être défoncé.

PRISE DE NOTES SUR LE VIF

Comment s'est déroulée cette première rencontre ?

Nous étions arrivés en avance et attendions les élèves dans la pièce du CDI. Ils sont entrés avec une infirmière et le professeur de sciences. Il s'agissait de chercher sur Internet les conséquences de la drogue. Nous nous sommes mis à deux tables séparées et avons pris en notes les phrases qui s'échangeaient que nous avons mises bout à bout pendant l'interclasse. C'est une accroche qui est fort intéressante en ceci qu'elle évite la demande immédiate d'invention littéraire.

Après que nous nous soyons présentés les uns les autres par nos prénoms écrits ensuite sur un chevalet, je leur ai lu ce texte :

- Votre sac à vos pieds - Il est ouvert l'ordinateur, Madame ? - Vous avez juste à cliquer - Sur quoi ils veulent chercher ? - Sur la drogue - C'est quoi le mot de passe, Madame ? - C'est Voltaire le mot de passe - Ça ne marche pas - Voltaire - Madame, il ne veut pas - Il manque une lettre : le E à la fin - C'est bon - Maintenant c'est

OK - Vous voulez aller sur Internet, il est allé sur administrateur - Vous devez trouver des conséquences - On peut pas imprimer? - Ça sert à rien - On peut pas imprimer les chiffres des conséquences des méfaits de la drogue - Quelle drogue? - On en est au global - C'est écrit en russe - Vous mettez Web page francophone - Des trucs intéressants, regarde - Je vous avais aussi dit... - Ils parlent des voitures qui brûlent - C'est pas votre sujet les voitures qui brûlent - Mettez: drogue, effet, statistique, j'sais pas moi! - Yunus! Reste dans ton coin - La France brûle - Comment tu fais pour avoir ça? - Là j'ai trouvé un truc mais j'arrive pas - Y a juste un dessin - Je mets quoi? Je mets les conséquences? - La France brûle - Y a en a qui sont morts - La drogue? Les émeutes? - Fermez la petite croix - Le nombre de gens décédés - Faut mettre un mot: statistiques - Décès - Le nombre de gens décédés, j'sais pas moi - Y a pas statistique - T'as trouvé, Redha, des trucs? - Décès avec un accent grave - C'est écrit avec un accent - L'ordinateur il prend quand même sans accent - (J'interviens) J'suis nul, j'aurais pas mis un accent grave! Pourtant le décès c'est grave... - Ça va pas c'est dans le monde diplomatique - Faut revenir à Google - Drogue décès - Mais non c'est les contraceptifs - Moi j'mettrais drogue santé - Tiens voilà - Regardez le résumé déjà - Vous avez trouvé? - La drogue existe depuis 1971 - Le premier truc c'est un truc de médecine - Madame venez voir - Ta demande est pas reçue, reviens sur Google - Pas besoin de mettre les trois w - Il faudra revenir - Je l'ai écrit: drogue et ses conséquences et c'est ramadan qu'est venu! - On se retrouve mardi prochain 11 heures à midi je crois - Vous essaieriez d'y penser - Il y a des ordinateurs dans la salle? - Mais ils sont pas branchés - Madame, la maîtresse a dit - Vous quittez proprement - (à J.-P. Klein) Monsieur, c'est à vous le journal? Je peux regarder? - (moi) Mais bien sûr - (intervention d'un professeur) Il faut dire: s'il vous plaît! Je suis vieux jeu... - Vous pouvez venir les heures de creux - À la récré - Est-ce que je peux aller sur Paraschool? - Ça marche Paraschool - Y a comme un sifflement.

Les élèves ont mis un petit temps à reconnaître leurs paroles et ont été surpris du résultat. Nous leur avons signifié que cela ne constituait pas un texte abouti mais une piste de travail qui pourrait ménager des surprises et de l'imprévu: par exemple chercher une « doc » sur les méfaits de la drogue et être parasité par les infos: « La France brûle » (c'était une période où les journalistes montaient en épingle de nouvelles échauffourées en banlieue et l'un d'eux avait dramatisé avec ce titre, de telle sorte que l'on ne sache plus à quoi rattacher le nombre de morts...

Dans notre souci de partir du concret, après avoir exploré les discours bruts, nous avons travaillé sur le trajet du domicile jusqu'à l'école: certains le font à pied en cinq minutes, d'autres en bus en une heure et demie. Nous avons demandé à Sylviane Oudre de nous préparer des agrandissements du plan d'Asnières et de Clichy. Deux élèves disent qu'ils ont l'habitude de s'arrêter devant une R5 abandonnée dont ils actionnent quotidiennement le klaxon. Ils précisent qu'une caméra de surveillance surplombe cette rue.

LE HARCÈLEMENT TEXTUEL ²

Un dialogue s'instaure alors avec le groupe sous le signe du harcèlement textuel, bombardement de questions pour obtenir des précisions et faire travailler l'imaginaire à partir d'éléments de réalité :

- *Qu'est-ce qu'il y a dans le coffre de cette voiture ? - Un cadavre - De qui ? - Une fille - De quoi est-elle morte ? - D'un viol - Comment va-t-on découvrir qui est l'auteur ? - Il est parti en oubliant sa carte de visite - Trop facile. Autre proposition ? - Sa carte de crédit - Trop facile - Une invitation - À quoi ? - À une réunion - De qui ? - De Père Noël - Pour quoi ? - Pour regrouper ceux qui vont animer un magasin pour les fêtes de fin d'année - Quel magasin ? - Les chocolats Léonidas - Et la caméra de surveillance ? - Il a été filmé, mais on n'a pas pu le reconnaître, il était déguisé en Père Noël - Comment alors la police va-t-elle le coincer ? - Il a téléphoné à Léonidas pour savoir où avait lieu la fête car il avait perdu l'invitation - Il n'y a pas de raison que la police repère ce téléphone - Si, car les lignes de Léonidas sont sur écoute - Pourquoi ? - Il y a un trafic de shit dans les chocolats triangulaires - (Plusieurs élèves) L'histoire pourrait s'appeler Chocoshit. D'ailleurs la fille n'a pas été violée, elle est morte d'une overdose. Elle avait sur la lèvre une marque brune et on a découvert que c'était du chocolat, etc. (N'oublions pas que les barrettes de shit s'appellent du « chocolat ».)*

À la deuxième séance, les élèves ont mimé la démarche qui permet de reconnaître les flics en civil. Nous commençons toujours par une amorce : lecture de l'état de la production tapée et distribuée à chacun, questions restées en suspens.

Pendant la récréation nécessaire – il fallait qu'ils sortent et se détendent physiquement – nous avons tapé le résultat de la première partie de la séance, de telle sorte que les phrases s'enchaînent, pour relancer la seconde. Ce ne fut pas le cas à partir de la troisième séance où nous avons pris scrupuleusement en notes ce que les élèves disaient en réponse à nos demandes de précisions quant à l'histoire.

J'ai dû à un moment ceinturer une élève qui était dans une bagarre violente avec un autre qu'elle commençait à étrangler. « *Vous avez pas le droit* », dit-elle. Je réponds que j'interdis les passages à l'acte. J'ajoute que je ne suis pas de l'Éducation nationale ! « *J'étouffe* », se plaint-elle quand je la maintiens. Très bien, ai-je répondu et j'ai alors demandé au groupe de respirer fort pour l'aider à revenir au calme... et puis je l'ai relâchée dans les rires généraux, y compris les siens.

Dès la première séance, deux élèves se sont injuriés en boucle. Non pas en termes raciaux ou religieux, mais parce que l'un était d'Asnières, l'autre de Clichy. Je n'y ai pas répondu au nom de la discipline mais en relation avec notre commande, leur démontrant que leur échange était nul théâtralement car répétitif, sans progression et sans surprise, ce qui ennuerait certainement le spectateur éventuel. La surprise pourrait naître par exemple d'une phrase comme : « *Tu es de Clichy, mais c'est*

2. C. Poslaniec, « Professionnaliser la relation créative », revue *Art et Thérapie*, décembre 2002, (Interventions artistiques à l'école), tome II (numéros jumelés avec *La nouvelle revue de l'AIS*).

génial! » Le spectateur se demanderait alors pourquoi ce changement et ce qu'il cacherait, par exemple ce que le premier essaierait d'obtenir de l'autre.

Nous avons tenu à ce que ceux qui avaient été exclus de notre groupe car jugés trop perturbants par les autres intervenants viennent quand même à notre atelier qui s'est toujours déroulé avec intérêt. Cela fut parfois impossible de l'obtenir.

Parfois nous avons eu la tentation du dompteur pour ramener à l'exercice, mais nous nous sommes contenté de remarquer que leur fuite risquait d'avoir pour conséquence de faire la preuve qu'ils n'y arrivaient pas alors que c'était faux. C'est toujours dans les termes de la proposition de l'atelier et de l'obtention de résultat que nous avons parlé et non de rappel à l'ordre scolaire (ce que les professeurs nous ont reproché, nous accusant de laxisme, remarquant aussi que nous tolérions les gros mots, voire que nous les employions nous-mêmes). Le tout en ayant toujours en tête la projection de leurs agressions et agressivités répétitives dans 1) une fiction grâce à l'introduction d'une distance entre personne et personnage 2) une narrativité qui introduisait une continuité dans une succession de présents réitérés sans évolution (et sans avenir).

LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

Après une séance de compositions plastiques à partir d'une lettre de l'alphabet, vient l'idée d'une lettre anonyme comme déclencheur. L'exercice permet de ne pas commencer par le langage verbal mais d'utiliser le dessin (feutres, crayons couleur, fusain), activité connue amorcée par une lettre et aboutissant à... une lettre au sens de missive.

Le libellé choisi est : « *Ramenez l'argent au bar* ». On définit ensuite les personnages :

- Christian Coste, brun à lunettes, yeux bleus, intello : à Noël il se commande six encyclopédies. Il aime les pigeons, il leur donne à manger, et il élève des pigeons voyageurs. Il est barman.
- Céline Coste, rousse avec des tâches de rousseur, elle garde des enfants à la journée. Elle est spécialiste de recettes orientales, couscous et tagines.

L'histoire

Céline ouvre sa boîte aux lettres et trouve une lettre anonyme avec des mots découpés dans les journaux qui dit : « Ramenez l'argent au bar ». Elle attend son mari.

Christian rentre, voit la lettre, il a la respiration coupée; Céline dit : « J'appelle la police ! « Non ! Fais pas ça ! »

« Pourquoi ? »

Christian a emprunté de l'argent à une bande d'Américains. Il ne l'a pas dit à Céline car il avait peur qu'elle réagisse mal. Il a emprunté 20 000 euros pour s'acheter des faux papiers, il a changé de vie et d'identité pour pas se faire reconnaître et se faire tailler en morceaux, car il a appartenu à une bande; il s'appelait alors Johnny et en était l'intello, ayant une formation d'ingénieur, pour tracer les plans, les noter, calculer la charge d'explosifs à utiliser, etc.

Il est maintenant barman et a une vie rangée avec Céline.

Au bar, un client est entré, a commandé un whisky et l'a reconnu :
 « Bonjour Johnny !
 Mais non, moi c'est Christian !
 Vous ressemblez beaucoup à mon ami Johnny !
 Mais ce n'est pas possible !
 Je suis pourtant sûr que tu es Johnny !
 Main non, puisque je vous dis que je m'appelle Christian ! »

En effet, Johnny n'a pas changé son physique, il s'est juste coupé la barbe et les cheveux qu'il avait longs.

Le lendemain et le surlendemain il y a d'autres lettres anonymes dans la boîte aux lettres.

Un jour Céline décide de suivre son mari car il part avec une valise à la main. Elle le voit entrer dans un vieil immeuble abandonné et bizarre. Elle s'introduit dans l'immeuble et voit à travers une porte entrebâillée Christian donner la mallette à un mec américain de la mafia, genre homme d'affaire avec costume noir et lunettes. Il ouvre la mallette qui contient des billets de banque. Céline en est surprise, elle fait du bruit. Les deux hommes se rendent compte qu'elle est là ; elle s'enfuit, ils commencent à la courser.

Céline court tout droit, elle entre dans un magasin de vêtements et se précipite dans une cabine d'essayage. Elle se débrouille, elle change de vêtements, elle enfille des vêtements laissés dans la cabine, puis met la capuche du blouson sur sa tête. Elle arrache les codes barres des habits et sort de la boutique par l'issue de secours.

Les deux hommes sont entrés dans le magasin, ils la cherchent, puis ressortent dans la rue. Céline est dans la ruelle derrière, elle passe la tête pour voir si la voie est libre. Un coup de vent rabat sa capuche et laisse s'échapper ses cheveux roux : l'homme de la mafia est là, il la reconnaît ! Mais Céline court et entre dans le métro.

Elle arrive chez elle et enlève les vêtements du magasin, puis appelle la police parce qu'elle s'est fait courser et qu'elle a très peur. Quelque temps après son mari arrive à son tour, il voit les vêtements posés sur le lit et cherche Céline. Il s'empare d'un couteau et essaye de la tuer car elle en sait trop ! La police arrive heureusement à temps pour empêcher Christian de l'assassiner.

LES PEURS

« C'est de ta peur que j'ai peur »

Shakespeare, *Roméo et Juliette*

Peu à peu, nous avons pu aborder des thèmes plus intimes qu'il n'était pas possible jusqu'alors de toucher : celui de la peur dont nous nous sommes aperçus qu'elle accompagnait leur vie. Le déclencheur fut la lecture de quelques *Je me souviens*³ choisis de Joë Brainard (qui a servi de modèle à Perec). Le passage par un écrivain

3. J. Brainard, *I Remember (Je me souviens)*, 1975, traduction française de Marie Chaix, Actes Sud, Paris, 1997.

utilisant des phrases simples et courtes, saisissant un essentiel de la vie enfantine et adolescente, nous a paru un excellent déclencheur d'exercice. Nous prévenons les élèves que nous allons leur demander de raconter des souvenirs de peur :

« *Je me souviens d'avoir imaginé comment je serai quand je serai vieux.* »

« *Je me souviens d'avoir imaginé mon grand-père tout nu (berk !).* »

« *Je me souviens d'une fois quand j'étais très petit et que ma mère s'était mise dans les cheveux des pinces de métal pour faire des crans. Je dis que j'en voulais aussi, alors elle m'en a mis. Et puis, les oubliant, je sortis jouer. Je ne sais plus ce qui se passa, mais ce dont je me souviens très bien c'est de mon retour précipité dans la maison et de l'humiliation ressentie.* »

« *Je me souviens (très vaguement) de ma mère racontant l'histoire d'une vieille dame de l'autre côté de la rue qui était morte et des gens installés dans son appartement après elle qui se sont plaint de ne pas réussir à se débarrasser de l'odeur.* »

Un élève demande à dire son histoire, et nous avons juste le temps de lire un dernier souvenir de Brainard : « *Je me souviens du petit sursaut juste avant le sommeil. Comme une chute.* »

Textes des élèves pris mot pour mot

- « *Moi quand j'étais petit, il y avait un monsieur qui habitait tout seul. Il est mort, il est resté cinq jours mort chez lui. Après il s'est gonflé, gonflé, gonflé, gonflé. Il s'est explosé.*

Ça puait, les gens sentaient l'odeur, ils ont appelé les pompiers et défoncé la porte. On a vu du sang sortir de son nez et de sa bouche avec des trucs noirs ; après j'ai fait de cauchemars.

C'était le ramadan. Je lui avais apporté à manger. Je toque sa porte. Il m'a pas ouvert.

Ça fait chaud, ça !

Chaque fois que je passe devant chez lui, je le vois comme je te vois, je vois sa tête.

- *Une fois, je descends dans ma cave aller chercher la poussette. J'ai pas peur, mon frère. Il y avait une poubelle vide pour mettre les déchets de la cave.*

Je vois une moquette avec une bosse, comme quand on veut faire croire qu'on est au lit et qu'on fait un camouflage.

J'entends des bruits. « Y a quelqu'un ? » Je tire la poubelle : il se lève vers moi.

Il dit en arabe : « Reste, reste, je vais rien faire, le dis à personne ». C'était un mec bien habillé, en train de dormir, avec un portable, une caméra photo.

Quand, après, je descendais à ma cave, je prenais une barre de fer et j'ai rangé la moquette.

- *Un soir, j'étais restée chez ma tante. J'ai été chercher un truc. Y'avait personne dans la rue. J'ouvre la porte, j'entends quelqu'un qui monte, je referme la porte, il monte tout doucement, il s'arrête. Je remonte en courant chez la voisine, je toque, elle sort, elle me dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Je lui raconte ? Elle me raccompagne en bas.*

C'était un clochard avec un bâton, il était bourré.

- Une fois, on était le soir dans la rue, il faisait nuit en hiver, il était 6 heures. On avait un laser, on s'ennuyait, on était à côté d'un bar, on était trois. Il y avait des gens au bar, ils étaient bourrés, ils chantaient. On les a visés avec le laser dans l'œil.

Après il y a un noir, il marche vite sur le trottoir, on était cachés derrière une voiture. D'un coup, il nous a regardés, il a fermé les poches de son manteau, on a couru, il nous a courrés, il a sifflé.

On a essayé de rentrer dans une voiture au feu rouge pour se sauver mais la dame a accéléré.

On a couru, on l'a lâché. On est rentrés chez nous.

Un autre jour je l'ai vu, il était assis par terre, il avait un drap bizarre en dessous de lui. Il s'est levé, il allait courir, il s'est rassis. Il ressemblait à un clochard.

Je croyais qu'il voulait nous prendre de l'argent. Je n'ai jamais su ce qu'il voulait.

- Moi et X (un autre élève du groupe) on avait fini à deux heures. X est parti acheter un classeur, une flûte, un cahier de musique à Monoprix. Il lui restait de la monnaie. On s'est acheté à manger à Franprix.

Partis dans le parc, un monsieur nous a demandé à manger, il a attrapé X de force, il l'a fait tomber. Moi j'ai poussé le monsieur il est tombé, après on a couru, le monsieur a attrapé une bouteille de bière, il l'a jetée sur ma jambe, ça a saigné. On est partis en courant, il nous a laissés.

- J'avais 5 ans. J'étais parti acheter une sucette à la boulangerie, ma mère me surveillait par la fenêtre, ça s'est bien passé en allant.

Au retour, je me suis fait écraser le pied par une voiture : J'étais en train de courir, ma mère m'a vu, elle a crié.

On voyait l'intérieur du pied : des trucs blancs. Tout tournait autour de moi. J'ai d'abord pas senti la douleur.

Il y avait la police, les pompiers. Le conducteur avait conscience de ce qu'il avait fait. J'ai bien failli mourir.

J'ai été à l'hôpital. Ça faisait trop mal. La dame a pris un coton avec une pince bleue, elle a mis un produit jaune sur la blessure.

On m'a fait un plâtre. Je l'ai gardé deux mois.

- Moi et X, on était entrés dans une clinique abandonnée. On est montés jusqu'au deuxième. X était en train de faire ses besoins, il pissait, quoi. On a entendu un bruit de métal comme une chaîne de vélo qu'on traînait par terre. A l'angle, on voit quelqu'un avec une chaîne à la main. X est sorti par une fenêtre ouverte, j'ai pétié une autre avec un extincteur.

X m'attendait sur un mini toit. Les keufs ont commencé à arriver. On courait près des voitures. Les flics ont essayé de nous attraper par les pieds. On s'est échappés.

On est revenu un autre jour. Les flics avaient eu les clés de la clinique. Ils ont arrêté les sept dealers et les trois gars bourrés.

Maintenant ils ont mis des briques pour boucher les fenêtres et les portes. Quand on passe devant on a plein de souvenirs. »

Texte d'une jeune fille réputée pour son agressivité et à propos de qui on m'a demandé d'appuyer un envoi en institution psychiatrique. J'ai répondu que j'utiliserai toute mon autorité et que je ferai toutes les démarches pour empêcher cette orientation :

-« *Y a un chat qui m'a coursé. Il avait de grandes dents. Il s'appelait Mimi. J'étais chez moi.*

En fait, il voulait des caresses... »

Ces exemples ont induit des histoires vécues dites comme en urgence, histoires horribles de leur quotidienneté. Pousser les peurs réelles ressenties vers un traitement fictionnel ne fut guère possible.

NAÏVÉTÉ PREMIÈRE

Remarquons que nous ne savions rien – et n'avons rien voulu savoir – des symptômes de ces adolescents, ni du contexte familial, ce qui aurait risqué de nous induire à chercher un parallélisme approximatif entre leurs productions et leurs problématiques. Il nous fallait être naïfs pour n'accompagner que la production, comme moyen de travailler sur soi à son (presque) insu.

Ces adolescents avaient au fond une perception vague que ce qui se créait dans l'espace-temps de l'atelier était une façon indirecte de travailler sur leurs difficultés. Mais l'instance de la conscience n'a pas été l'interlocuteur privilégié, mais la symbolisation accompagnée dans le déroulement d'une création à l'autre, l'engendrement de formes, dans l'hypothèse que c'est la forme même dans ses trans-form(e)-ations qui est le processus. Nous nous sommes situés dans la lignée de Winnicott⁴ et avons suscité la créativité et le *playing* comme jeux résolutifs surprenants.

Notre travail a été efficace (oserons-nous prononcer le terme « *thérapeutique* » dont l'Éducation nationale se méfie ?) : leur perte d'estime de soi et leurs conduites d'échec se sont modifiées du fait de leur surprise de réussir là où ils se croyaient « *nuls* », ce qui a été pris en compte par les responsables pédagogiques du collège et modifié les stigmatisations. Ils ont pu jouer avec leurs peurs pour en faire des récits à tonalité fantastique qui ont suscité notre étonnement, notre plaisir et le leur. La violence est passée de leur conduite, y compris dans l'atelier, au contenu de leurs productions tandis que peu à peu le climat des séances s'est apaisé jusqu'à confiner parfois au silence et à la concentration. Sélectionnés pour leurs difficultés scolaires, ils ont témoigné en fait avec nous de capacités d'invention personnelle. Objets de leur violence interne qui s'imposait à eux comme tiers actant immanent, ils sont devenus Sujets d'une production collective évolutive qui figurait, de façon plus ou moins indirecte, leurs problématiques. La temporalité a pu s'introduire dans des productions à suivre alors qu'ils se situaient dans la reproduction des mêmes passages à l'acte verbaux et physiques. Ils ont tous, à une exception qui sera transférée dans une autre école et suivie par ailleurs en thérapie personnelle, été réintégrés en classe et leur comportement a changé.

4. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 1975.

Le Conseil général a édité les textes, les réalisations plastiques et nos commentaires dans une petite plaquette qui leur a été distribuée et qui fut présentée par eux dans un stand lors de la fête du Livre. Le titre en est : *LE GRAND LIVRE DES PETITES HISTOIRES*. L'un d'eux en a même profité au salon du livre de la ville pour se faire de l'argent en les vendant alors qu'ils étaient gratuits...

Certes, leurs problématiques n'ont pas été résolues en profondeur et ce ne fut qu'une initiation aux vertus d'une symbolisation qui était la leur propre et non la répétition de publicités et émissions télé qui ne leur suscitent que des paraphrases non inventives. Espérons que cette incursion leur a été profitable et que le regard plus favorable des professeurs porté sur eux y contribuera.

J.-D. Nasio dit à propos de la douleur que le psychanalyste se doit « *de la desceller du réel en la transformant en symbole*⁵ ». Nous avons réussi, pour certains de façon durable, nous avons descellé un peu la violence pour qu'elle puisse enfin être symbolisée.

Ce texte entre en résonance avec ce que j'ai pu écrire à propos de l'adolescence dans *Petit voyage iconoclaste en psychothérapie*, Presses universitaires de Grenoble, 2007, p. 188-258.



5. J. D. Nasio, *Le livre de la douleur et de l'amour*, Payot, Paris, 1996, nouvelle édition 2004, p. 21.